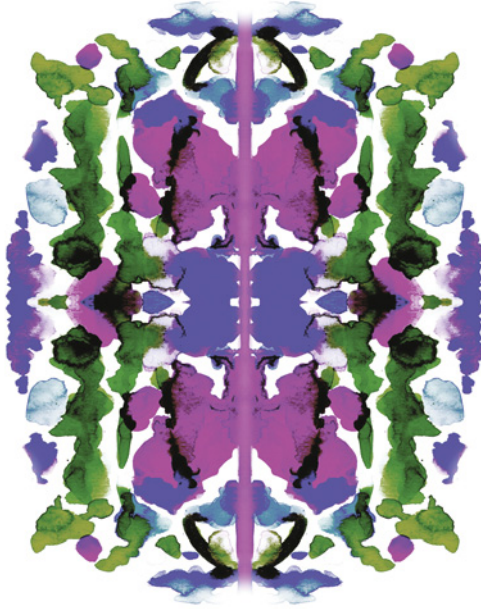


Sous la direction de
JEAN-FRANÇOIS MARMION



PSYCHOLOGIE

Une exploration



SOUS LA DIRECTION DE
JEAN-FRANÇOIS MARMION

Psychologie

Une exploration



Conception couverture et intérieur: Isabelle Mouton
Crédit photo couverture: ©Insdés/Fotolia

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com>

Diffusion : Volumen
Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2019**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél.: 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26
ISBN 9782361065270

INTRODUCTION

On naît psychologue, on ne le devient pas. Dès le ventre maternel, nos sens éclosent en s'orientant de préférence vers ce qui nous vient d'autrui : les goûts, les odeurs, les émotions de notre mère, mais aussi sa voix, et celle des autres humains que nous pouvons déjà percevoir. Après la naissance, nous détectons automatiquement les visages et cherchons ceux qui nous sourient. Comprendre les intentions d'autrui est une priorité vitale. Cette personne encore inconnue nous sera-t-elle hostile? Bienveillante? Faut-il s'en méfier, ou s'abandonner à elle? Jusqu'à notre dernier souffle, nous n'avons aucune conscience des efforts déployés pour décrypter, analyser, anticiper, les émotions, les comportements, les pensées, la volonté de tous ceux que nous côtoyons, pour un instant ou pour la vie. Afin de nous y adapter. Même imparfaites et grossières puisqu'incessantes, de telles interprétations font de nous tous des psychologues spontanés qui s'ignorent. Les choses se gâtent lorsqu'on entreprend d'en faire son métier!

Car voyons les choses en face. Suivant l'air du temps, les desiderata de nos directeurs de recherches, le marché de l'emploi, les étapes de notre carrière, le hasard, nos rencontres, notre histoire personnelle, nos croyances, et tout simplement notre capacité à nous remettre en question, nous définirons et exercerons la profession de psychologue différemment. Nous échafauderons des protocoles, recueillerons des données, manipulerons des statistiques et testerons des hypothèses pour enrichir une théorie. Ou bien nous écouterons tous les malheurs du monde. Ou nous accompagnerons des mourants. Ou encore nous ferons passer des entretiens d'embauche. Nous ferons appel au théâtre, à la peinture, à l'équitation, pour inspirer un peu de sérénité à des enfants en situation de handicap. Nous aiderons la victime d'un viol à conférer un semblant de sens à l'événement. Nous pratiquerons l'hypnose ou les tests psychotechniques. Nos auteurs de prédilection seront issus de la Vienne du début du xx^e siècle ou de la Californie contemporaine. Nous nous considérerons comme un

scientifique, un philosophe ou un aidant. Nous nous regarderons en chiens de faïence avec les psychiatres, ou œuvrerons en synergie. Au quotidien, quand nous nous déclarerons psychologue, on nous considérera avec envie, condescendance ou fascination : dans notre dos, on nous verra comme un sauveur admirable d'humanité désintéressée ou un charlatan jargonnant.

C'est pour répondre à ce mélange d'admiration et d'incompréhension que nous avons initié cet ouvrage de découverte. Puisqu'il serait illusoire de prétendre à l'exhaustivité dans une discipline si riche, si contradictoire et si fragmentée, nous vous proposons des points de repère représentatifs de la diversité de la psychologie du XXI^e siècle. Nous avons chargé nos contributeurs de présenter un panorama clair et concis du domaine dont ils sont spécialistes, en exposant les fondamentaux, les axes de recherche d'aujourd'hui et les perspectives d'avenir. En espérant que cet aperçu balisera suffisamment l'horizon de la psychologie pour vous donner envie de prolonger votre exploration et d'établir votre propre cartographie de ce territoire immense, méconnu, et toujours surprenant.

Jean-François Marmion

HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE

An'en pas douter, la psychologie est une discipline plurielle. En dépit des diverses tentatives d'unification dont elle a fait l'objet, le présent ouvrage montre que la psychologie est de nos jours plus que jamais diverse et qu'il existe une multiplicité d'approches difficilement conciliables, en terme d'objets, de pratiques et de référents conceptuels partagés. La distinction entre les approches de « psychologie expérimentale », de « psychologie cognitive », de « psychopathologie », de « psychanalyse », de « psychologie positive », est le fruit de plusieurs siècles d'histoire dont on ne pourra ici présenter que quelques grandes lignes.

Il serait trop facile de retracer l'ascension glorieuse d'une discipline, aussi, outre le fait que le récit de « prodigieuses victoires » serait un peu trop attendu, il nous a paru plus légitime de montrer comment un champ disciplinaire s'est constitué dès l'origine à partir de sources variées, parfois marginales, souvent « amateurs ». Le moment matriciel, si l'on peut dire, de l'avènement de cette « science problématique » est située dans les dernières décennies du XIX^e siècle et les premières décennies du siècle suivant : vogue durable de l'hypnose, essor de l'expérimentation psychologique en laboratoire, naissance du mouvement psychanalytique, débuts de la psychologie positive... Une période riche qui peut paraître bien étrange si on la compare au dernier demi-siècle écoulé qui nous a habitués à vivre avec des psychologies scientifiques instituées avec cursus, professions, stabilisation des champs disciplinaires, mais aussi avec des psychologies médiatiques portées par des supports populaires.

Et si pour faire cette histoire nous nous intéressions plutôt aux psychologues qu'aux psychologies ? Ce n'est donc pas à travers les discours scientifiques que nous progresserons dans le récit mais en redonnant chair aux individus qui dans leur diversité se sont appropriés, ou se sont disputés, le titre de

psychologue. Le lecteur sera peut-être surpris des entrées qui scandent cette introduction historique. En quoi le directeur de conscience, l'hypnotiseur, le mondain, l'illusionniste et le guérisseur trouvent-ils leur place dans cette galerie de portraits, aux côtés des personnages plus attendus peut être que sont le clinicien, l'expert ou l'homme de laboratoire? Et pourquoi faire figurer le patient au titre des acteurs de l'histoire de la psychologie? C'est que l'histoire de la science ne doit s'écrire ni du point de vue des vainqueurs ni de manière anachronique à partir des représentations qui sont les nôtres. Les psychologies sont avant tout l'affaire de ceux qui se revendiquent comme « psychologues », la position subjective des acteurs étant dans ce domaine particulièrement importante à prendre en compte.

Nous avons ainsi opté pour une approche plurielle en proposant une typologie de certaines des grandes figures socio-historiques ou idéal-typiques qui nous ont semblé avoir façonné l'histoire de ce qu'on entend aujourd'hui par psychologie. Une typologie aux frontières perméables, regroupant diverses sortes de personnalités savantes ou amateurs qui auraient bien sûr pu entrer dans plus d'une catégorie.

Ce faisant, et par-delà le caractère « exotique » de certains de nos exemples, peut-être y découvrira-t-on quelques concordances entre les psychologies d'hier et celles d'aujourd'hui?

Le guérisseur

À quoi sert la psychologie? Avant de devenir une discipline scientifique autonome, elle a été marquée d'un triple héritage, celui de la philosophie, celui de la médecine et celui des pratiques du magnétisme.

Nombre de psychologues du XIX^e siècle légitiment leur action par une promesse de guérison, promesse d'autant plus audible que la médecine anatomo-clinique et expérimentale n'est pas toujours attentive aux plaintes psychosomatiques de sujets de plus en plus sensibles à l'écoute de leur corps et de leurs états d'âme.

*Voir biographie en fin de chapitre.

La fameuse controverse qui oppose dans les années 1880 Jean-Martin Charcot* et Hyppolyte Bernheim* – l'École de la Salpêtrière et celle de Nancy – prend racine dans l'opposition entre une neuropsychiatrie savante médiatisée et une psychologie tendue vers l'efficacité de la guérison. En mettant en évidence la suggestion thérapeutique, Bernheim esquisse avec d'autres en Europe une psychologie pratique, une psychothérapie moderne, qui cristallise les apports d'un siècle d'expérimentations. Mesmer* et son baquet sont certes déjà loin, mais des pans entiers de la société ont été gagnés par la croyance en la force thérapeutique de l'esprit : les campagnes ont été témoins des expériences collectives de Puységur* et de celles de Liébeault ; les grandes villes, Lyon particulièrement, ont été conquises par les cabinets de voyants magnétiseurs ; les villes d'eaux ont accueilli des médecins acquis à ce type de pratiques, tel Charles Despine à Aix-les-Bains.

Tandis que certains insistent sur la dimension extraordinaire des phénomènes d'influence en jeu, la science occidentale contribue à inclure ces nouveaux modes d'actions thérapeutiques dans le corpus savant. Peu après le mitan du siècle, la neurohypnose entre à l'hôpital au service de l'anesthésie, de l'expérimentation, et du soin. Elle acquiert une dimension sociale remarquable qui confère à l'hypnose le statut de panacée.

Car la psychologie ce n'est pas seulement comprendre le fonctionnement du psychisme, c'est aussi en utiliser le potentiel pour servir l'humanité. Guérir, c'est le leitmotiv de certains des premiers psychologues à une époque où, rappelons-le, des milliers de guérisons spectaculaires se déploient à Lourdes, portées par le miracle, médiatisées par *Le Pèlerin*, et discutées par les plus grands savants et intellectuels qui s'interrogent alors sur la puissance de « la foi qui guérit ». La psychologie fin-de-siècle s'inscrit donc dans un marché concurrentiel soutenu par des enjeux politiques et religieux qui dépassent largement la sphère de la science et du soin.

Dans ce contexte, l'École de Nancy joue un rôle important dans la construction d'une psychothérapie qui reconnaît certes sa dette à l'égard des pratiques anciennes du magnétisme animal qui valorisaient la parole du patient, mais confère désormais au médecin toute autorité dans l'action psychologique

qui compose l'essentiel de la cure. L'heure est aux suggestions de toutes sortes, individuelles ou collectives, en état de sommeil ou en pleine conscience, directe ou auto-administrée, autoritaires ou moins directives. La clinique nancéienne de Bernheim n'est évidemment pas le seul lieu où se pense, se pratique et s'enseigne la guérison psychothérapique par suggestions, mais elle attire l'attention de ceux qui en cette fin de siècle en Europe, comme Joseph Delboeuf ou Sigmund Freud, sont à la recherche de moyens pratiques de prise en charge des plaintes psychosomatiques de leurs contemporains.

Vingt ans plus tard, alors que la Grande Guerre vient de prendre fin, Émile Coué, pharmacien installé à Nancy, féru d'hypnose et de magnétisme, prenant en compte le déclin de la mode de l'hypnose, propose une technique de guérison par autosuggestion consciente qui fera le tour du monde. La méthode qui portera son nom est d'une simplicité biblique et consiste à adresser à son propre cerveau de manière répétée et automatique des messages optimistes destinés à transformer l'esprit et le corps. La psychologie positive et les fondements du développement personnel naissent sur les décombres d'un siècle de magnétisme et d'hypnose.

Le directeur de conscience

Ces formes modernes de psychothérapie entretiennent une relation ambivalente vis-à-vis des pratiques religieuses de direction de conscience qui les précèdent. Les techniques d'aveu font partie intégrante de la pratique du traitement moral qui devient la clé de voûte de la thérapie asilaire. Comment la psychologie scientifique, telle qu'elle se constitue à la fin du XIX^e siècle, se situe-t-elle par rapport à cet héritage devenu un peu encombrant à l'heure de la République laïque et de la science positiviste ?

Prenons l'exemple du psychologue le plus emblématique de la discipline émergente : Pierre Janet (1859-1947). Titulaire d'une thèse de lettres, puis d'une thèse de médecine, soutenu et influencé par son oncle Paul qui est une figure de proue de la philosophie spiritualiste à la Sorbonne, il incarne la matrice disciplinaire de la psychologie scientifique. Praticien

de l'hypnotisme, théoricien de l'automatisme psychologique et du « subconscient », auteur de travaux sur l'état mental des hystériques, il est dans les dernières années du siècle au cœur des problématiques centrales qui composent le champ. Fondamentalement, Janet ne rompt pas avec la tradition spiritualiste qui érige la conscience comme objet de la discipline. L'homme est éclectique, certes, mais sa thérapie est toujours directive puisqu'elle s'attache à corriger les faiblesses psychologiques de ses patients. Face aux carences de la volonté, l'autorité du thérapeute doit s'imposer. C'est pourquoi Janet endosse si bien le costume du directeur de conscience (« L'influence somnambulique et le besoin de direction », 1897) et celui de l'exorciste moderne dans sa cure célèbre du possédé Achille (« Un cas de possession et d'exorcisme moderne », 1895).

Le psychologue a recours par exemple à la substitution d'idées fixes par des suggestions, des faux souvenirs, qui ont vocation à être thérapeutiques autant qu'éducatifs. On comprend pourquoi les prêtres investis au début du xx^e siècle dans la direction des mystiques, dans l'étude des stigmatisés, dans la modernisation de l'exorcisme ont pu trouver en la personne du premier des psychologues français une figure si ce n'est tutélaire, au moins inspirante. Les pasteurs réformés ne sont pas à l'écart de cette réflexion qui cherche désormais à renouveler la traditionnelle cure d'âme au prisme des conquêtes de la psychologie scientifique. N'oublions pas que Freud soulignait lui-même la parenté de sa pratique avec certaines formes de cure d'âme. En 1897, dans sa correspondance avec Fliess*, rêvant d'une très ancienne religion du diable, Freud est compréhensif vis-à-vis de la « thérapie sévère » de ceux qui jugent les sorcières. L'ancienne théorie de la possession n'est-elle pas selon lui identique à la théorie moderne du clivage de la conscience ?

Les introspectifs

Alors qu'une partie de la psychologie se construit dans la direction autoritaire et le recours à l'hypnose, une autre source de la psychologie moderne se construit dans l'auto-observation.

L'introspection, héritage de la tradition cartésienne et empiriste, fut pour beaucoup, et pendant longtemps, la méthode reine de la psychologie. S'introspecter, c'est regarder en soi-même, être attentif à ses propres processus psychiques. Évoquons ici les auto-observations de Jacques-Joseph Moreau de Tours (1804-1884) sous l'effet de la consommation de haschich.

On oublie parfois que l'usage de l'introspection était fondamental chez les premiers psychologues qui, bien qu'attachés à la méthode scientifique ou expérimentale, s'efforçaient de concilier la rigueur du laboratoire avec la nécessité de faire appel à la méthode introspective. Ainsi d'après le psychophysiologiste allemand Wilhelm Wundt (1832-1920), « toute psychologie commence par l'introspection ». Bien sûr, l'introspection devait être prudemment contrôlée dans le cadre des conditions rigoureuses d'un laboratoire et à l'aide d'instruments de mesure afin que les données recueillies soient scientifiquement utilisables. Considérant l'introspection verbale comme le principal moyen d'accéder aux expériences immédiates des individus, la méthode de Wundt consiste à recueillir leurs témoignages, leur demandant ce qu'ils pensent, ressentent, puis à dissocier en « éléments » les processus conscients, à déterminer les lois qui régissent leur mise en relation. Mais, pour lui, l'introspection de laboratoire n'était qu'un pis-aller, une méthode par défaut, et n'était légitime que pour ce qui avait trait à la psychologie élémentaire inspirée de la physiologie des sensations, et non à l'étude des processus de haut niveau (mémoire, imagination, jugement, etc.).

Contribuant amplement à autonomiser la psychologie de la philosophie, l'enseignement prodigué dans le laboratoire de l'Université de Leipzig attira des étudiants, non seulement d'Allemagne, mais aussi d'autres pays européens, des États-Unis, du Japon. Parmi eux, certains soutiendront l'usage d'une introspection élargie selon deux directions : d'une part en lui autorisant l'étude de processus supérieurs (le langage, la mémoire...), et d'autre part en sollicitant des descriptions internes approfondies et non pas seulement des réponses encadrées. On pense en particulier aux travaux de Hermann Ebbinghaus* sur la mémoire (menés hors de tout cadre institutionnel)

à la *Denkpsychologie* de l'école de Wurtzburg dominée par Oswald Külpe. Le principal objet de ces recherches expérimentales était la conscience, Wundt refusant catégoriquement l'hypothèse d'une vie psychique inconsciente. Considérant l'observation directe comme la seule méthode appropriée, il abhorrait toute « psychologie de réflexion », qui se baserait non sur des données immédiates, mais sur le souvenir de ces données.

Or la méthode introspective a joué un rôle fondamental dans l'élaboration de la psychanalyse, née de l'auto-analyse de Sigmund Freud ; épisode quasi légendaire qui, sous l'effet d'une décontextualisation, a longtemps été appréhendé comme un événement révolutionnaire et unique dans l'histoire de la psychologie. Ayant échoué dans son projet de neuropathologie scientifique, Freud a traversé une grave crise personnelle, pensant que les maux dont il souffrait étaient comparables à ceux qui motivaient les plaintes de sa patientèle. Le neurologue viennois s'engagea dès lors dans un processus d'auto-analyse de sa vie psychique « à l'aide d'une série de [s]es propres rêves qui [l]e conduisirent à travers tous les événements de [s]on enfance ». Ce processus d'autothérapie qui dura plus de trois ans, l'a conduit à prêter attention de façon systématique à ses rêves, associations, actes manqués, symptômes et « souvenirs-écrans », le conduisant à élaborer une nouvelle conception de l'inconscient, ou plutôt du dynamisme inconscient des processus psychiques. De façon paradoxale, alors que la psychanalyse est avant tout une « *talking cure* », l'une des principales sources de la pratique clinique, l'auto-analyse de Freud n'était pas une cure par la parole, mais par l'écrit, ainsi qu'en témoignent les récits de rêves envoyés à son ami Fliess, qui devint d'une certaine façon le premier analyste de l'histoire. Voulant transmettre à ses patients et lecteurs les outils d'une auto-analyse, Freud s'est longtemps dit convaincu qu'il suffisait d'étudier ses propres rêves pour devenir psychanalyste, et que « cette sorte d'analyse pouvait suffire pour quiconque est un bon rêveur et n'est pas trop anormal ». Mais lorsque le système de l'analyse didactique, destinée à former les psychanalystes, fut mis en place dans les années vingt (rappelant à certains égards les cérémonies d'initiation des sociétés

dites primitives), l'auto-analyse, souvent jugée inutile, ne fût presque plus pratiquée par les générations suivantes.

Il faut enfin évoquer le cas de C. G. Jung qui a lui aussi entrepris une auto-exploration psychologique poussée, dont on peut suivre le cours dans son *Livre Rouge* et ses *Carnets noirs*. Traversant une crise profonde après sa rupture avec Freud, qui le fit craindre de souffrir d'une psychose, Jung, reconnu pour ses travaux psychiatriques et expérimentaux, mena une expérimentation contrôlée d'étude de sa vie intérieure, ou selon ses propres termes une « confrontation avec l'inconscient » de 1914 au début des années trente. C'est à partir de cette expérience personnelle, à « ce matériel psychique qui fournit les pierres à partir desquelles se construit une psychose et que l'on retrouve aussi dans les asiles de fous », qu'il commença à formuler de nouvelles théories – les types psychologiques, les archétypes et l'inconscient collectif, envisagé comme une structure universelle de l'âme humaine, le processus d'individuation, le principe de synchronicité – tout en renouvelant sa pratique psychothérapeutique, en ne la centrant plus seulement sur le traitement d'individus atteints de troubles pathologiques, mais aussi comme un moyen de développement psychique et spirituel à destination de sujets bien-portants.

L'homme de laboratoire

Alors que certains psychologues privilégient l'introspection, à la fin du XIX^e siècle, philosophes et scientifiques réfléchissent aux moyens d'étudier de la façon la plus objective les processus et mécanismes psychologiques, en recourant à l'expérimentation et à la mesure. Le laboratoire de psychologie devient à la fin du siècle un lieu de comparaison, de classement, de vérification, de description, de délimitation, avec pour objectif d'établir des lois, bref de faire science. Une science dont l'ambition est de se substituer aux méthodes spéculatives, réputées obsolètes, de la philosophie traditionnelle. Cette nouvelle machinerie travaille aussi bien sur les émotions, l'intelligence, l'attention, le jugement, l'adaptation, que les activités sensorielles et motrices (perceptions visuelles et auditives, toucher, force musculaire, réflexes). Pour ce faire, ces psychologues de

laboratoire inventent et testent des méthodes expérimentales à l'aide d'une foule d'appareils, d'instruments et de dispositifs, que l'on peut parfois observer dans les musées. Parmi ceux-ci, le psycho-galvanomètre de Jung et Peterson était conçu pour mettre au jour les « complexes à haute charge émotionnelle ». À l'université de Louvain, Albert Michotte projeta des images de disques dont les mouvements suggéraient l'action directe des uns sur les autres, étoyant ainsi une phénoménologie de la perception de nature expérimentale.

L'Américain John Broadus Watson (1878-1958), fondateur du behaviorisme, ou comportementalisme, est sans doute l'une des figures majeures de la psychologie de laboratoire du xx^e siècle. Avec son article manifeste, « Psychology as the Behaviorist views it » (1913), Watson ambitionnait d'instaurer une rupture radicale avec la méthode introspective. Il définissait la psychologie comme « une science naturelle purement objective » dont le but théorique ne serait pas l'étude de la conscience – souvent comparée à une « boîte noire » impénétrable – mais plutôt l'établissement d'une nouvelle méthode de « prédiction et [de] contrôle du comportement » par le biais d'expériences de laboratoire. D'après lui, la psychologie humaine serait dans la continuité de la psychologie animale, tout comportement pouvant être appréhendé comme une réponse à un stimulus.

Cette conception, soutenue par de multiples expériences reproductibles, a permis d'installer la psychologie dans le champ universitaire parmi les autres sciences de la nature en lui octroyant une respectabilité, et contribua à la rendre indépendante de la physiologie et de l'anatomie nerveuse. Révoqué à la suite d'un scandale sexuel, Watson se réorienta vers la publicité où il fit carrière, dirigeant même une importante firme. Loin de déplorer cette reconversion, il s'en félicitait, notant qu'il est « aussi excitant d'observer la montée d'une courbe de ventes d'un nouveau produit que d'observer la courbe d'apprentissage d'animaux ou d'hommes ». Il laissait derrière lui un champ scientifique nord-américain scindé entre des départements de psychologie dominés par la méthode comportementaliste, et des départements de psychiatrie d'orientation psychodynamique.

Le clinicien

La psychologie clinique est en partie le fruit d'une réaction aux expériences de laboratoire d'un Fechner* ou d'un Wundt jugées trop éloignées de l'expérience humaine, dans la santé comme dans la maladie, et de l'approche statisticienne d'un Francis Galton*. Principalement issue de la psychologie pathologique, la psychologie clinique est avant tout une attitude méthodologique consistant à observer et étudier de façon approfondie des individus dans le but de soulager leurs souffrances.

Si l'expression de psychologie clinique se répand surtout après la Seconde Guerre mondiale avec Daniel Lagache ou Juliette Favez-Boutonier, la figure du clinicien émerge avant que la psychologie clinique ne s'impose en tant que branche de la psychologie. En fait, l'expression de psychologie clinique, dans un sens proche de son acception contemporaine, a d'abord fait son apparition aux États-Unis chez un ancien élève de Wundt, Lightner Witmer (1867-1966), fondateur en 1886 de la première « clinique psychologique » à l'Université de Pennsylvanie, à destination des enfants difficiles ou anormaux. Rejetant tout autant l'introspection que l'usage des tests mentaux, Witmer soutient ainsi le projet d'une « psychologie pour personnes perturbées » qu'il désigne alors par l'expression de « *clinical psychology* ». À sa suite, un élève de William James*, le psychiatre William Healy (1869-1963), fonde en 1909 à Chicago *The Juvenile Psychopathic Institute*, première clinique d'observation pour jeunes inadaptés, s'inspirant des travaux de Stanley Hall et de Sigmund Freud.

En France, le développement de la méthode clinique en psychologie a donné lieu à une tradition intellectuelle originale de philosophes-médecins : sous la houlette de Georges Dumas (1866-1946), des normaliens, agrégés de philosophie, ont été incités à « faire leur médecine » puis ont exercé comme médecins-psychiatres, tels que Charles Blondel, Henri Wallon et Daniel Lagache. Au-delà de ces carrières, il est notable que plusieurs générations d'étudiants de l'École normale supérieure (dont Sartre, Beauvoir, Aron et Lévi-Strauss) aient été convoquées le dimanche matin à des séances de présentations

de malades à l'hôpital Sainte-Anne. Pas dupes du dressage imprimé aux attitudes des déments par leurs professeurs, ces étudiants étaient par là même initiés à une pédagogie et à une philosophie du sujet psychologique nourrie par la clinique des maladies mentales. À ce titre, il est significatif que le jeune Michel Foucault ait été diplômé puis recruté comme maître de conférences en psychologie à l'université de Lille et celle de Clermont-Ferrand dans les années 1950. Des conditions matérielles et intellectuelles qui lui ont permis de préparer sa thèse, amenée à avoir un grand retentissement, sur l'Histoire de la folie.

L'amateur

La figure du clinicien va se confondre ensuite avec celle du psychanalyste. Mais à regarder de près le profil de la première génération de psychanalystes, on s'aperçoit que nombre d'entre eux venaient d'horizons pour le moins variés, et ne pouvaient se targuer du moindre diplôme de médecine ou de psychiatrie. Alors que la discipline venait d'émerger à la charnière des deux siècles, une nouvelle race d'amateurs prenait pied sur le continent de la psychologie. Outre les plus attendus neurologues, médecins et psychiatres, Freud s'est entouré d'un avocat (Hanns Sachs), d'une essayiste (Lou Andreas-Salomé), d'un journaliste (Adolf Josef Storfer), de pasteurs (Adolf Keller et Oskar Pfister – également pédagogue); d'éducateurs (August Aichhorn, Hermine Hug-Hellmuth, Ernst Schneider, Hans Zulliger), ou bien encore d'un ancien serrurier (Otto Rank*)... Parmi les profils les plus atypiques des premiers psychanalystes, il faudrait encore mentionner Herbert Silberer, athlète, journaliste sportif (son père dirigeait un grand journal viennois), photographe et aéronaute (il est l'auteur d'un livre de photos prises en montgolfière) qui après avoir découvert l'œuvre freudienne, se distingua par ses recherches sur l'hypnagogie, les phénomènes hallucinatoires, et le symbolisme de la mystique et de l'alchimie.

On connaît encore le cas de Marie Bonaparte, descendante de Napoléon I^{er}, princesse de Grèce et de Danemark, analytante puis amie de Freud, devenue par la suite psychanalyste et cofondatrice de la Société Psychanalytique de Paris. Disons

qu'aucun disciple de Freud n'avait ce que l'on considérerait aujourd'hui comme une formation adéquate. Il était possible d'apprendre le métier de façon (plus ou moins) autodidacte, une analyse didactique ne durait alors que quelques semaines. On sait par exemple qu'Otto Rank n'a jamais été analysé, à l'exception de quelques « entretiens analytiques avec le Professeur ». Si nombre de médecins se sont ensuite inscrits dans une approche clinique de la psychologie, c'est bien une prise en main par les profanes que Freud appelait de ses vœux.

Les patients

Une des questions que posait l'essor des psychothérapies modernes, sous les formes variées qu'elles pouvaient présenter, était celle de la place du sujet dans la cure. La question n'était pas absolument nouvelle puisqu'elle était même centrale dans les premières cures magnétiques. Mais elle devenait cruciale et fondatrice de clivages qui devaient contribuer à façonner le paysage de la psychologie scientifique. Rêvons un instant à une histoire de la psychologie qui s'écrirait prioritairement du point de vue des patients, des sujets de laboratoire et d'expériences, des hypnotisés, des analysants, des enfants retardés, et pourquoi pas des psychotiques... Pierre Janet n'expliquait-il pas que c'était grâce au cas Félicité qu'une chaire de psychologie expérimentale avait été créée au Collège de France? L'épicière, hypnotisée et magnétisée, découverte par Eugène Azam*, était devenue célèbre à l'époque de « l'épidémie » de personnalités multiples apparue à la fin du XIX^e siècle et début du XX^e. On sait aussi qu'en Allemagne, les psychologues de laboratoire s'étudiaient mutuellement, ou travaillaient avec des étudiants exercés. À la clinique du Burghölzli, à Zurich, les psychiatres hypnotisaient leurs collègues et assistants; puis lorsque l'établissement des diagnostics par l'étude des associations verbales devint au sein de la clinique le principal projet de recherche, on prenait alors pour « cobayes » aussi bien le personnel soignant que leurs épouses. À Paris, Alfred Binet* étudia aussi bien l'intelligence d'écoliers, que de joueurs d'échecs, de mathématiciens, de prestidigitateurs, d'acteurs, de dramaturges, d'artistes ou d'aliénés.

Le sujet de l'observation, le patient, ou l'analysant, était bien souvent un membre de la famille du psychologue ou de l'analyste. On sait par exemple que Charles Darwin a étudié son petit garçon comme il avait observé les pinsons des Galapagos et fonda avec son article sur « les débuts de l'intelligence » (1877) une nouvelle psychologie dite scientifique de l'enfant, basée sur l'observation. Alfred Binet observa ses filles pour son *Étude expérimentale de l'intelligence* (1903). L'histoire de la psychanalyse regorge d'exemples de ce type, et ce alors même que Freud considérait que la présence de parents était un « danger » pour le bon déroulement de la cure. Il n'en analysa pas moins sa fille cadette Anna, qui analysa par la suite plusieurs de ses neveux; Karl Abraham analysa sa fille Hilda; Mélanie Klein, tous ses enfants. C'est parfois toute une famille que l'on analyse. Freud a ainsi non seulement analysé Marie Bonaparte mais également ses amants, dont Rudolph Löwenstein (qui fut lui aussi l'analyste de la princesse « Mimi »), ainsi que sa fille Eugénie. De telles pratiques, fort problématiques sur le plan éthique, n'ont plus cours de nos jours. De même qu'il apparaît douteux qu'un enseignant pratiquant par ailleurs la psychanalyse se serve de ses cours – dispensés dans le cadre de l'Université – afin d'inciter partie de ses étudiants à entamer, sur son divan, une cure analytique ou un suivi psychothérapeutique.

On peut étudier des patients sous l'angle de leur mobilité ou de ce que l'on appelle communément le « tourisme thérapeutique ». Les histoires de patients en quête de soins urgents ou spécifiques révèlent parfois des trajectoires singulières, comme Elfriede Hirschfeld, connue pour avoir consulté Freud (qui en parlait comme de sa « grande patiente, [s]on fléau principal »), mais également Pfister, Bleuler et Jung à Zurich, Ludwig Binswanger à Kreuzlingen, Eugen Poensgen à Nassau, Arthur Muthmann à Fribourg, ainsi que Pierre Janet à Paris.

Un grand nombre d'analysants de Freud ont pris la plume pour témoigner de leur cure avec ledit père de la psychanalyse. L'un des plus célèbres est sans doute Sergueï Pankejeff (1886-1979), dit « l'Homme aux loups », analysé par Freud entre 1910 et 1914, puis par d'autres analystes jusqu'à sa mort. Pankejeff a fixé dans les années cinquante ses mémoires, donnant son

propre témoignage sur sa cure avec Freud (*L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même* de Muriel Gardiner), puis donna une série d'entretiens à une jeune journaliste, où il raconta une version différente de sa cure. L'histoire de Pankejeff est par la suite devenue un cas idéal pour remettre en question l'efficacité de la méthode freudienne, en ce qu'il est apparu comme un patient ayant dit ne pas avoir été guéri. Il faut encore mentionner les travaux de l'historien Paul Roazen qui durant plusieurs années s'est employé à recueillir le témoignage d'anciens analysants et élèves de Freud, et qui à travers leurs paroles dépeint un praticien souvent éloigné de l'image que l'orthodoxie psychanalytique en a fait.

D'autres cas sont devenus célèbres à la suite de la publication de lettres ou d'écrits à caractère autobiographique : Daniel Schreber, *Mémoires d'un névropathe* (1903), qui a tant fasciné les premiers psychanalystes, qui en ont proposé de multiples analyses rétrospectives ; Aby Warburg, que l'on dit atteint de psychose en 1918, traité par Ludwig Binswanger au début des années vingt, et dont il sortit guéri quelques années plus tard après avoir prononcé une conférence restée célèbre devant les patients de la clinique Bellevue, *Le rituel du serpent*. D'autres ont été étudiés à travers leurs productions artistiques. Si on parle depuis Jean Dubuffet d'art brut, dès 1908, Marcel Reja consacre un ouvrage à *L'Art chez les fous* ; en 1924, Jean Vinchon publie *L'Art et la folie* ; le cas de la médium Hélène Smith, qui a créé un alphabet martien et des peintures édifiantes lors des séances spirites qu'elle animait auprès de la bonne société genevoise, est lui bien connu par les travaux qu'elle suscita chez Théodore Flournoy et Waldemar Deonna.

L'expert au service de l'État

La montée en puissance de la discipline a placé le psychologue en situation d'être une ressource mobilisable à des fins sociales et non plus seulement savante et thérapeutique. Dès le début du xx^e siècle, les psychologues se sont mis au service d'un modèle sélectionniste dont les fondements étaient à la fois scientifiques et politiques. La République proposait de massifier l'accès à l'école et à l'armée. Il fallait donc développer de

• <u>Déclaration de Strasbourg sur la psychothérapie</u> <u>(encadré)</u>	<u>183</u>
• <u>... Et d'une profession spécifique</u>	<u>184</u>
• <u>Quel avenir ?</u>	<u>186</u>

LA PSYCHANALYSE

<u>(Marie-Frédérique Bacqué)</u>	<u>189</u>
----------------------------------	------------

• <u>L'histoire de la psychanalyse au cœur même</u> <u>des vocations</u>	<u>189</u>
• <u>Statut scientifique de la psychanalyse</u>	<u>192</u>
• <u>Statut thérapeutique de la psychanalyse</u>	<u>197</u>
• <u>Éthique de la psychanalyse</u>	<u>199</u>
• <u>Aspects politiques et particularité française</u>	<u>201</u>
• <u>Pratiques de la psychanalyse aujourd'hui</u>	<u>204</u>
• <u>Freud, une vie, une œuvre (encadré)</u>	<u>209</u>

LA PSYCHOLOGIE POSITIVE

<u>(Charles Martin-Krumm, Jacques Lecomte)</u>	<u>213</u>
--	------------

• <u>Le niveau individuel</u>	<u>216</u>
• <u>Les émotions positives</u>	<u>218</u>
• <u>L'optimisme et l'espoir</u>	<u>220</u>
• <u>La résilience</u>	<u>222</u>
• <u>Le niveau interpersonnel</u>	<u>224</u>
• <u>Le niveau sociétal</u>	<u>227</u>

PSYCHOLOGIE DE LA SANTÉ : FONDEMENTS ET ACTUALITÉS

<u>(Cyril Tarquinio, Gustave-Nicolas Fischer, Camille Tarquinio)</u>	<u>235</u>
--	------------

• <u>Les différents registres de la maladie (encadré)</u>	<u>236</u>
• <u>Les principaux modèles en psychologie de la santé</u>	<u>238</u>
• <u>Santé et coping</u>	<u>244</u>

• <u>Observance et maladie chronique (<i>encadré</i>)</u>	<u>250</u>
• <u>Conséquences psychologiques de la survenue de la maladie</u>	<u>252</u>
<u>PROFESSION PSYCHOLOGUE</u>	
<u>(<i>Georges Cagnet et Robert Voyazopoulos</i>)</u>	<u>259</u>
• <u>À la recherche d'une définition</u>	<u>260</u>
• <u>Données sociologiques et réglementaires</u>	<u>264</u>
• <u>Des premiers psychologues à aujourd'hui (<i>encadré</i>)</u>	<u>267</u>
• <u>Les champs d'intervention des psychologues</u>	<u>269</u>
• <u>Les actes professionnels</u>	<u>275</u>
• <u>Les psychologues dans la cité : demandes et attentes des usagers et des citoyens</u>	<u>282</u>
<u>Ont contribué à cet ouvrage</u>	<u>285</u>
<u>Table des matières</u>	<u>289</u>